Etudes et Recherches sur les Systèmes Agraires
et le Développement, 1990, n°17: 175-181

La place des conceptions de l'éleveur dans l'étude des systèmes herbagers

Jean-Pierre DARRÉ

Résumé :

L'éleveur agit en fonction de ce qu'il constate ou des informations dont il dispose et des états ou événements antérieurs qu'il connaît. On considère que certains aspects au moins du système – ensemble des cultures fourragères d'une exploitation – ne sont intelligibles que si l'on introduit dans la description l'éleveur et ses choix, ses façons de concevoir les choses. Après avoir rapidement justifié cette position, nous montrerons que l'analyse des façons de penser qui conduisent les actes matériels et les justifient peut s'opérer à deux niveaux, celui des processus de décision et celui des formes de connaissance de la réalité. Nous montrerons ainsi que l'analyse au premier niveau ne peut ignorer le second sans risques d'erreurs d'interprétation.

L'éleveur agit en fonction de ce qu'il constate, ou des informations dont il dispose, et des états ou événements antérieurs qu'il connaît.

Est-ce qu'un chercheur peut étudier « comment fonctionne » telle parcelle, ou le système fourrager dont elle fait partie, de la même façon, en se mettant en quelque sorte à la place de l'éleveur, et en considérant seulement qu'il fait mieux, de façon plus systématique et mieux informée ?

Cette question n'attend pas de réponse, puisque de toute façon cela se fait. Cependant, le choix de s'en tenir à « l'observation de faits matériel » implique que l'on assume au moins l'une des hypothèses suivantes :

– soit que les façons de penser et les raisons des choix de l'éleveur sont en quelque sorte transparents, entièrement connaissables par l'analyse des données matérielles,

– soit que l'on considère qu'elles sont normalement l'écho des logiques techniquo-économiques du système matériel, et que tout acte s'écartant de cette logique est un parasite, un « bruit », un accident d'origine extérieure au système, fruit de l'ignorance ou d'autres défauts de l'éleveur.

On peut aussi considérer que ces hypothèses ne sont tenables que de façon limitée, et que certains aspects au moins du système – parcelle ou ensemble des cultures fourragères d'une exploitation – ne sont intelligibles que si l'on introduit dans la description l'éleveur et ses choix, ses façons de concevoir les choses.

Notre communication se situe dans cette deuxième voie. Après avoir rapidement justifié cette position, nous montrerons que l'analyse des façons de penser qui conduisent les actes matériels et les justifient peut s'opérer à deux niveaux, celui des processus de décision et celui des formes de connaissance de la réalité. Nous montrerons ainsi que l'analyse au premier niveau ne peut ignorer ou négliger le second sans risques d'erreurs d'interprétation.

Peut-on lire dans l'herbe les raisons de l'éleveur ?

La constitution et le traitement de données pour comprendre les raisons des choix et des façons de faire d'un éleveur, indépendemment de ce que l'observation matérielle permet d'inférer, peuvent s'accomplir avec des moyens relativement sophistiqués et commence, au plus simple, avec la question : « Pourquoi faites-vous » ou « avez-vous fait comme çà ? ». L'utilité de cette investigation apparaît lorsque, justement l'on n'est pas sûr, à partir de l'observation matérielle, de comprendre « pourquoi il a fait comme çà », et qu'on présume que ce choix n'est pas absurde. L'appel à des moyens plus élaborés et plus complexes que la question « pourquoi ... », tient en particulier au fait qu'on ne peut pas toujours être sûr de la valeur des réponses à cette question. En sens inverse, on peut vérifier qu'une forme de connaissance, mise au jour par l'écoute et l'analyse des commentaires de l'éleveur, apporte une information supplémentaire, en constatant qu'elle n'est pas lisible dans les pratiques matérielles. Des éleveurs de la vallée de la Garonne, (sud-ouest de la France, interview réalisé par Caroline Auricoste et Michel Duru, 1988) pensent – et c'est à la fois une façon de définir l'objet et une norme d'action – que « le maïs (ensilage) c'est pour le lait, c'est favorable à la production de lait ». L'analyse du fonctionnement du système fourrager dans la région permet de comprendre d'où procède cette conception (la même analyse dans le Ternois (Nord de la France, Darré 1985) permet de comprendre l'idée contraire : « le maïs c'est pour l'entretien pas pour le lait »), mais en retour elle n'aurait pas permis de mettre au jours cette façon de voir les choses.

L'observation de cette dissymétrie des deux approches conduit à indiquer une autre raison d'assurer leur complémentarité, raison qui relève d'une critique logique. Lorsqu'on a montré comment les cycles de croissance et de reproduction d'un troupeau et les variations des dates de maturation végétale expliquent l'itinéraire de pâturage au cours de l'année (Méot, Hubert et al., 1989) on a certes montré « pourquoi » l'éleveur a construit cet itinéraire, mais on n'a pas montré que c'est la seule solution possible. Rien ne permet d'assurer que d'autres éleveurs, dans des circonstances semblables, n'auraient pas inventé un principe de solution différent. L'éleveur ne peut dont pas être considéré comme un automate exprimant en termes de solution – l'itinéraire – la logique du système.

On voit que, même lorsque les choix de l'éleveur paraissent transparents, à partir de l'analyse des pratiques matérielles, rien ne permet de présumer qu'il a seulement résolu une énigme dont la solution est écrite dans les faits, indépendamment de toute présence humaine consciente. (Il reste, bien entendu, que ce système peut être hérité et mécaniquement reproduit par l'éleveur, ou qu'on peut estimer qu'en telle ou telle occurence, la connaissance de la façon dont s'est élaborée la solution ne nous apporterait pas grand chose d'utile).

1. Théories de la décision et « embeddedness »

Nous nous situons maintenant dans une perspective où il est admis que les éleveurs adoptent des solutions, font des choix, qui ne sont pas entièrement inscrits dans les logiques de leurs systèmes de production, et qui ne peuvent se lire de façon suffisante dans les pratiques et états matériels.

Certains chercheurs, agronomes ou économistes, précisent : les agriculteurs « prennent des décisions », et il convient donc, au-delà de la lecture des pratiques matérielles, d'analyser les « processus cognitifs », les « processus de décision », (Sébillotte et Soler, Cerf et Sebillotte, 1988).

La notion même de décision et plus encore l'extension de son usage ont fait l'objet de nombreuses critiques (cf. par ex. Sfez, 1973), mais ce n'est pas là-dessus que nous argumenterons.

Nous voulons montrer seulement qu'en tout état de cause, les travaux analysant les « processus de décision » comme processus cognitifs ne peuvent pas, sans risque d'erreurs d'interprétation, faire l'impasse sur d'autres aspects des phénomènes de connaissances. Ces processus cognitifs sont des processus individuels – ils se produisent « dans la tête » des individus –, ils relèvent de la psychologie, de cette branche de la psychologie dite « psychologie cognitive ». Il n'est pas contestable que les opérations de connaissance relèvent d'activités symboliques individuelles et que certains aspects au moins des « processus de décision » relèvent du même domaine d'investigation.

Sous réserve que ces processus peuvent prendre des formes plus ou moins élaborées, ou même aberrantes, selon les individus, ils sont analysés et décrits indépendants, dans leurs principes, des caractéristiques des sujets arrivés à maturité.

Il est ici inutile de discuter si le sujet de ces processus est l'homme en général, ou l'homme de nos sociétés. Il s'agit en tout cas de processus désignés – à tort ou à raison, peu importe ici – comme indépendants des caractéristiques du sujet, de ses activités, de son milieu culturel, etc.

Ces processus sont à la fois individuels et universels. Ils peuvent être analysés et décrits en laissant de côté le fait que, comme n'importe qui, un éleveur exerce une activité particulière, dans certaines conditions, et que ses activités de pensée, comme ses activités matérielles, s'insèrent dans un contexte de relations sociales.

Peut-on admettre, les théoriciens de la décision admettraient-ils que ces processus sont indépendants du milieu social et des positions qu'y occupent les individus ?

Probablement pas. Mais dans ce cas il faut se poser la question de savoir comment réintroduire la dimension sociale dans l'analyse. Mark Granovetter l'a fait, en montrant comment les « théories de l'acteur rationnel » ne pouvaient s'épargner la prise en compte de « l'embeddedness » de l'acteur dans un sytème de relations sociales (Granovetter, 1985).

Cependant Granovetter limite son analyse aux préoccupations du sujet concernant la régulation et la reproduction de son système de relations et la position qu'il y occupe. Or, il existe une autre dimension de « l'embeddedness », plus importante à nos yeux, s'agissant des processus cognitifs, et s'agissant en particulier des formes d'insertion sociale des agriculteurs ou des éleveurs. Nous voulons parler des formes de connaissance, socialement construites, de la réalité.

2. Processus universels et objets locaux

Au pôle opposé à l'individualisme méthodologique impliqué dans les théories psychologiques ou psycho-sociologiques de la décision, on peut citer l'affirmation de l'anthropologue Clifford Geertz : « La pensée humaine est sociale de bout en bout : sociale dans ses fonctions, dans ses formes, dans ses applications. Après tout, penser est une activité publique : on pense naturellement dans la cour familiale, sur le marché ou sur la place publique. » (Geertz, 1973).

Cette affirmation peut paraître un peu excessive, et plus tard Geertz lui-même la tempérait. En se référant aux travaux de Herbert Simon, il note l'existence de deux « approches de la pensée humaine » : « l'une unificatrice, qui la conçoit comme un processus psychologique lié à la personne et gouverné par la loi et l'autre pluraliste, qui la conçoit comme un produit collectif, codé par la culture et construit par l'histoire – la pensée dans la tête, la pensée dans le monde », (Geertz, 1983).

Nous sommes conduits, dans cette voie, à distinguer, en ce qui concerne la façon dont les individus opèrent des choix, décident d'agir d'une façon ou d'une autre, deux niveaux.

Le premier niveau est constitué par les **processus** cognitifs, assimilés ou non à des processus de décision. Le second et constitué par les **façons de connaître** la réalité, de la décrire. Ces formes de connaissance constituent, pour reprendre l'expression de S.G. March et H.A. Simon (March et Simon, 1988) les « limites de la rationalité » des sujets.

Ce second niveau constitue le **versant social** de la pensée de l'action. Il est le fruit des dialogues quotidiens entre éleveurs, où chacun cherche à la fois à s'informer, à influencer les autres, à se constituer et à ajuster ses repères. (Darré 1985). Ce qui se construit ainsi et se transforme, jour après jour, c'est une **convergence** sur le sens des mots, sur la façon de dire les choses – convergence qui n'implique pas nécessairement l'accord.

La conception, commune dans un village, que l'ensilage d'herbe est un aliment moderne, pour de hauts rendements laitiers, versus le foin, traditionnel, pour des rendements moyens, mais exigeant moins de sorties d'argent, est le moyen commun d'exprimer et de discuter autant le choix de l'ensilage que celui du foin (Darré 1985).

En d'autres termes, en admettant l'indépendance des processus cognitifs ou décisionnels au regard des sytèmes sociaux, il reste que **les objets** et les normes d'action associées à leurs définitions, sur lesquels portent ces processus ou ces opéraitons ne sont pas les mêmes chez tous les sujets. L'herbe d'un éleveur, au-delà de la pure désignation, n'est pas le même que celle d'un chercheur, parce qu'elle est construite à la fois à partir d'activités différentes et au sein de systèmes d'inter-influences différents.

Ce qui peut produire un décalage entre le discours du chercheur ou du technicien-conseil et celui de l'éleveur n'est donc pas à chercher dans une façon différente de raisonner les choix, mais dans une façon différente de « construire la réalité ».

3. L'exemple d'un dialogue chercheur-agriculteur

Pour illustrer comment ce décalage peut s'opérer, en rendant manifeste la distinction des deux niveaux, nous prendrons un exemple, extrait d'une interview entre des chercheurs et un éleveur (vallée de la Garonne, déjà cité).

Éleveur – *(après avoir dit qu'il a manqué de foin pour ses vaches)* – Alors elles ont mangé, cet hiver, elles ont mangé de la paille avec du Minérol (...). On a pris juste le Minérol pour avoir l'appétence quoi, pour faire manger la paille.

Chercheur – C'est de la paille que vous aviez achetée ?

E – Non, qu'on avait rentrée l'année dernière.

C – Pourquoi acheter du Minérol plutôt que du foin ?

E – Parce qu'on avait de la bonne paille, de la paille d'orge qui s'est pas mouillée et surtout que le foin, nous on le compte pas. Bon, on le compte un peu dans l'alimentation, mais pas tellement, tellement. Elle l'ont en libre service et surtout pour faire du lest, quoi ...

C – Alors, comment ça c'est passé cette 1re expérience, cet hiver ?

E – C'est-à-dire que ... avec la paille ... Si, si ! elles la mangeaient très bien, avec le Minérol, mais je ne me suis pas amusé à calculer la valeur que ça peut rapporter, je leur ai donné çà en plus, pour l'entretien supplémentaire ... »

La question du chercheur – sans doute liée à un malentendu sur la réponse précédente, cette question impliquant vraisemblablement que la paille a été achetée – « pourquoi acheter du Minérol plutôt que du foin » est expressive d'un calcul décisionnel qu'on peut sans doute décomposer ainsi :

a) il faut assurer les apports nécessaires à la couverture des besoins de la bête et le foin l'assure ;

b) la dépense en foin est assurée d'être couverte par la production de lait ;

c) la différence de coût entre Minérol (+ paille) et foin vaut-elle le prix de cette assurance ? (: de toute façon on est gagnant avec le foin, pourquoi chipoter et courir un risque avec la paille ?).

Le calcul décisionnel qui part d'un « objectif » (le potentiel de production de l'animal) pour évaluer les entrées nécessaires, compte tenu que ce faisant on est assuré d'un rendement maximum sans risque, constitue certainement une chaîne d'opérations que n'importe quel adulte normal peut non seulement accepter, mais produire.

Ce n'est cependant pas sur ce calcul que répond l'agriculteur. S'il l'avait fait, il aurait argumenté sur la relation entre l'augmentation supposée du risque (appétence moins élevée de la paille améliorée) et une réduction du coût. Il le fait, en passant, à propos du risque (« ... la paille ... si, si ! Elles la mangeaient très bien avec le Minérol), mais ce n'est pas là-dessus que repose le principal de son argumentation.

Elle repose sur deux points :

a) une norme de raisonnement qui part, non d'un objectif, mais de « ce qu'on a », en suivant donc l'ordre chronologique des opérations : la vache donne comme on lui donne, c'est-à-dire pour l'essentiel – la ration de base – selon ce qu'on a pu ou su mettre à sa disposition. Cet hiver on a manqué de foin et on l'a remplacé par ce qu'on avait, moins bon, de la paille : « parce qu'on avait de la bonne paille ... ».

Et cette année, l'éleveur peut se flatter que cela ne recommencera pas. L'échange se poursuit en effet en ces termes :

E – Cette année, elle mangeront sûrement du fourrage.

C – Vous recommencerez pas ?

E – Ben non. Parce que le stock de fourrage, il est en conséquence.

b) La construction d'une catégorie d'aliments qui n'appartient pas à l'univers de pensée du chercheur. Aliments qui n'entrent pas dans le calcul de la ration, auxquels on n'attribue pas de valeur pour l'entretien et le production, ou par rapport à d'autre éléments du menu, qui n'ont pas de fonction vraiment définie, du moins dans cet interview. C'est « ce qu'on donne en plus » pour « l'entretien supplémentaire », ce dont il n'y a pas lieu de « (s'amuser) à calculer la valeur que ça peut rapporter », ce « qu'on ne compte pas », qui est « pour le lest ». Catégorie d'aliments auquel appartient le foin, autant que la paille qui l'a remplacée.

Cette sorte de « supplément qu'on ne compte pas » compte pourtant, puisqu'on se félicite de pouvoir assurer la quantité voulue pour l'hiver prochain. Cette catégorie est un peu comme le pain sur la table en France : c'est « en libre service », cela ne se compte pas, à la différence des plats qui composent le menu, et cela n'a pas de place dans le repas : ce n'est ni au début, ni à la fin, c'est quand on veut, pendant et en dehors des repas.

La décision d'acheter du Minérol pour faire absorber la paille résulte bien entendu d'un processus cognitif tout aussi normal et universel que celui qui a conduit à l'interrogation du chercheur. C'est au second niveau, celui de la construction du monde des choses et de l'action que peut s'analyser la différence entre les deux, et les malentendus éventuels.

Conclusion

L'étude d'une parcelle, d'un système fourrager, peut comporter trois niveaux, qu'il nous paraît nécessaire de distinguer de façon claire :

1. phénomènes et pratiques matériels,
2. processus de décision,
3. formes de connaissance.

Nous avons en particulier insisté sur la distinction entre les niveaux 2 et 3, qui souvent n'est pas établie dans les recherches sur les processus de décision.

Notre but n'était pas de montrer que tous ces niveaux d'analyse sont à tout instant et dans tous les cas indispensables : cela en effet dépend des objectifs de recherche.. Il resterait à examiner de plus près comment peuvent être assurées les complémentarités entre ces niveaux, et d'abord, à évaluer leur utilité.

Des recherches de premier niveau, comme celle de A. Méot et B. Hubert, déjà citée, semblent parfaitement abouties. Mais rien ne permet de prévoir que des investigations à d'autres niveaux ne viendraient pas apporter quelques éléments de dérangement dans ce couplage des logiques d'action et des logiques des choses.

Les études et recherches sur les processus de décision peuvent à l'intérieur de certaines limites, s'en tenir à l'analyse des processus cognitifs. Ces limites sont définies en particulier par la formation et le milieu d'appartenance des agriculteurs, sujets des études empiriques ou du conseil, qui assurent que leur conception des choses, leurs façons de les décrire et de les évaluer sont voisins de ceux du chercheur.

Quant aux recherches sur les formes de connaissance, elles peuvent être conduites de façon indépendante, mais n'acquièrent tout leur intérêt que rapportées aux phénomènes et pratiques matériels.

BIBLIOGRAPHIE

CERF M., SÉBILLOTTE M., 1988 – Le concept de Modèle Général et la prise de décision dans la conduite d'une culture. In : C.R. Acad. Agr. de France. Vol 74, N° 4 : 71-80.

DARRÉ J.P., 1985 – *La parole et la technique, L'univers de pensée des éleveurs du Ternois*, L'Harmattan, Paris.

DARRÉ J.P., 1988 – « Production de diversité et production de connaissance » in « Pour une agriculture diversifiée » sour la direction de Marcel Jollivet, L'Harmattan. Paris.

GEERTZ C., 1973 – *The interpretations of cultures*, Basic Books, Inc – New York.

GEERTZ C., 1983 – *Local knowledge. Further Essays in Interpretive Anthropology* (en particulier « Introduction » et chapitre VII) Basic Books, Inc. New York.

GRANOVETTER M., 1985 – *Economic Action and Social Structure : the Problem of Embeddedness*, American Journal of Sociology, Chicago, Vol. 91 N° 3, pp 481-510.

MARCH J.G. and SIMON H.A., 1958 – *Organizations*, John Wiley and Sons, New York.

MÉOT A., HUBERT B. et al., 1989 – « Utilisation des ressources pastorales et conduite des troupeaux », *Séminaires INRA-SAD*, 2-3 mars 1989. (Actes à paraître INRA Paris).

SÉBILLOTTE M. et SOLER L.G. – « Le concept de modèle général et la compréhension du comportement de l'agriculture » in *Comptes-rendus de l'Académie d'Agriculture de France* 1988, vol. 74, n° 4, pp 59-70.

SFEZ L., 1973 – *Critique de la décision*, Paris : Arnaud Colin.

Summary :

Livestock farmers act according to what they observe or the information in their possession, and to the previous states or events they know. One may consider that some aspects at least of the system – all the forage crops of a farm – are only intelligible if the livestock farmer and his choices, his ways of conceiving things, are included in the description. After briefly justifying our position, we demonstrate that an analysis of the farmer's ways of thinking which guide his material acts and justify them can operate on two levels, that of the decision process and that of the forms of knowledge of reality. We shall thus demonstrate that an analysis carried out on the first level cannot ignore or neglect the second level without running the risk of misinterpretation.